

IL Y A 100 ANS ... UN PEU PLUS, UN PEU MOINS ...

TÉMOIGNAGES (SUITE)

Certains de nos aïeux qui ont pris part au premier conflit mondial prirent la plume pour coucher sur le papier ce que leur mémoire risquait d'oublier. Qu'ils aient été civil ou militaire, simple troupière ou officier, soldat français ou uhlan allemand, incorporé alsacien-lorrain ou prisonnier des libérateurs, mère ou épouse de soldat, tous ont relaté simplement, avec leurs mots, les souffrances et les gloires de la Grande Guerre. Probablement avaient-ils conscience de vivre quelque chose d'inouï, et, pour beaucoup d'entre eux, la volonté de témoigner, pour eux-mêmes, leurs proches et pour l'Histoire. Afin que chacun sache. Afin que nul n'oublie.

Les nombreux écrits permettent au lecteur d'accéder à plusieurs visions de la guerre de 14-18, lesquelles peuvent être cependant contestables, voire très orientées. Qu'importe ! Toutes ces personnes nous parlent d'elles-mêmes, de leur vécu, de leur ressenti, de leurs émotions. Chaque témoignage révèle « une » histoire, celle d'un être qui avait un nom, un prénom, des parents, une fiancée ou un amoureux, une femme ou un mari, des enfants - une histoire faite de chair et de sentiments, peur, angoisse, espoir, amour.

Les témoignages que vous allez découvrir, dont il ne viendra à personne l'idée de contester la vérité, se révéleront parfois peu rigoureux quant aux dates et aux noms de lieux. Cependant ils vous apprendront que ceux qui font l'Histoire, ce ne sont pas uniquement les têtes d'affiche ; ce sont aussi les hommes et les femmes inconnus, nos aïeux peut-être, dont les mots déchirants et bouleversants devraient inciter les générations actuelles et futures au devoir de vigilance et d'humanité. Le devoir d'Histoire reste d'actualité, bien que les enjeux du présent imposent d'autres urgences que le ressassement du passé. Mais est-ce vraiment ressasser que de tendre l'oreille et d'écouter le message porté par les anciens combattants et les victimes du conflit de 14-18 ?

Août 1914 - La bataille des Frontières

La bataille des Frontières désigne l'une des premières phases de combats de la Première Guerre mondiale sur le front ouest en août 1914, juste après la mobilisation des différents belligérants. Sous ce terme sont regroupés les affrontements entre les troupes allemandes et franco-britanniques le long des frontières franco-belge et franco-allemande, qui se déroulèrent entre le 7 et le 23 août 1914. Elle comprenait plusieurs zones de combats :

- d'une part en Alsace-Lorraine, ce territoire d'« Elsass-Lothringen » cédé par la France à l'Allemagne en 1871 : en Haute-Alsace (batailles de Mulhouse et de Dornach), dans les Vosges (bataille du Donon, etc.) et sur le plateau lorrain (batailles de Morhange et de Sarrebourg) où les Allemands repoussèrent les offensives françaises ;
- d'autre part dans l'Ardenne belge (bataille des Ardennes) et le sillon Sambre-et-Meuse (batailles de Charleroi et de Mons) où les Français, les Belges et les Britanniques furent enfoncés par l'offensive allemande.

Combats en Lorraine

Après l'Alsace, la Lorraine allemande, correspondant à l'actuel département de la Moselle, fut à la mi-août 1914 la deuxième cible des troupes françaises. Les axes d'offensive avaient été déterminés par la présence de la « Moselstellung » à l'ouest (forts bétonnés et semi-enterrés construits autour de Metz et de Thionville), du pays des étangs au centre et du massif vosgien à l'est. Il restait deux étroits couloirs d'attaque, l'un passant par Morhange (entre Metz et les étangs), l'autre par Sarrebourg (entre les étangs et les Vosges).

Pour le général Joffre, commandant en chef des armées françaises du Nord et de l'Est, il s'agissait d'une importante opération de diversion, pour préparer l'offensive dans le massif ardennais, qu'il voulait décisive.

Pour le général von Moltke, chef d'état-major de l'armée allemande, il s'agissait d'y occuper un maximum d'ennemis, pendant que l'aile droite allemande contournait tout le dispositif, passant par la Belgique et violant sa neutralité, pour pénétrer en France.

Pour mener l'offensive, les Français avaient organisé la concentration de neuf corps d'armée dans le sud de la Lorraine, regroupés en deux forces : la 2^e armée (commandée par le général de Castelnau) de Pont-à-Mousson à Avricourt et la 1^{ère} armée (général Dubail) d'Avricourt à Fraize, dans les Vosges.

La 1^{ère} armée, commandée par le général Dubail

À la mobilisation, le 2 août 1914, la 1^{ère} armée était composée de cinq corps d'armée, de deux divisions de cavalerie et d'une division de réserve d'infanterie.

Les cinq corps d'armée :

- le 7^e, venant de Besançon ;
- le 8^e, venant de Bourges, composé de Berrichons, de Nivernais et de Bourguignons ;
- le 13^e, représentant la région de Clermont-Ferrand, composé en majorité d'Auvergnats ;
- le 14^e, venant de Lyon et de Grenoble, composé de Dauphinois et de Savoyards ;
- le 21^e, qui venait d'être constitué à Epinal, en application de la plus récente loi militaire. Il se recrutait en Haute-Marne, en Haute-Saône, et comptait dans ses rangs des Lorrains et des Vosgiens qui avaient été entraînés aux plus durs combats d'avant-garde.

- ✓ **30 juillet** : En France, mobilisation par alerte des troupes de couverture sans appel de réservistes. Mise en place de la couverture faisant mouvement par voie de terre, mais sans s'approcher de la frontière. On s'en tient éloigné de 10 kilomètres pour souligner, une dernière fois, notre désir de paix et laisser à l'Allemagne toute la responsabilité de l'agression.
- ✓ **31 juillet** : Ultimatum de l'Allemagne à la Russie et à la France. Mise en place de la couverture française sur la frontière du nord-est. (...)
- ✓ **1^{er} août** : L'Allemagne déclare la guerre à la Russie. La France mobilise. L'ordre est lancé à 15 h 55 : le premier jour de la mobilisation est le 3 août à 0 h.
- ✓ **2 août** : L'Allemagne attaque la France sans déclaration de guerre. Des patrouilles allemandes entrent en France au nord de NANCY, à CIREY-sur-Vezouse, aux cols des Vosges et dans la Suarcine (Territoire de Belfort).
Le Gouvernement français se décide à pousser sa couverture jusqu'à la frontière, mais défense est faite de la franchir. On se contentera de refouler les détachements ennemis qui passeraient sur le territoire français.
- ✓ **3 août** : L'Allemagne déclare la guerre à la France . (...) Le général Joffre nous réunit à 16 h à l'Etat-Major (tous les commandants d'Armée). Il nous rappelle dans ses grandes lignes le plan d'opérations, qui prévoit la possibilité de deux attaques principales se développant, l'une à droite entre les massifs forestiers des Vosges et la Moselle en aval de TOUL, l'autre, à gauche, au nord de la ligne VERDUN -TOUL ; (...) La mission des deux Armées de l'Est (1^{ère} et 2^e) est de couvrir la droite du dispositif et de retenir devant elles par une vigoureuse offensive le plus grand nombre possible de Corps allemands. On croit être à égalité sur ce théâtre d'opérations : sept Corps.
- ✓ **4 août** : Je prends le train pour EPINAL, à 21 h 30, à la gare de Paris-Pantin, avec le 1^{er} échelon de mon quartier général.
- ✓ **5 août** : Débarquement à EPINAL à 17 h 15. Conformément aux instructions reçues, j'envoie au 7^e Corps l'ordre d'occuper le front CERNAY - MULHOUSE.
- ✓ **6 août** : Je prends officiellement le commandement de la 1^{ère} Armée à 0 h 01.
Cette Armée se compose des éléments ci-après : 7^e, 8^e, 13^e, 14^e et 21^e Corps d'Armée ; 6^e et 8^e Divisions de cavalerie et une artillerie lourde (5^e Régiment lourd). La zone d'action de mon armée est comprise entre la frontière suisse, au sud, et la ligne BAINVILLE-aux-Miroirs, BAYON, LUNEVILLE, LAGARDE, DIEUZE, au nord. Elle constitue l'armée d'aile droite du dispositif général. Elle doit attaquer dans la direction générale : BACCARAT, SARREBOURG, SARREGUEMINES, la droite du gros de ses forces suivant la crête des Vosges, son extrême droite dans la plaine d'Alsace pour appuyer au Rhin le dispositif général. (...)
Dans la journée, nous apprenons que les Allemands ont attaqué et pris LIEGE et que l'Angleterre a déclaré la guerre à l'Allemagne. (...)

BATAILLE DE LORRAINE (14 août - 12 septembre 1914)

- ✓ **14 août** : Je pars à 6 h pour RAMBERVILLERS, où j'établis mon poste de commandement. (...)
- ✓ **17 août** : Je suis sur le front de très bonne heure, il pleut à torrents. (...)
Le 8^e Corps a atteint le nouveau front sans difficultés (SAINT-GEORGES, ASPACH. La NEUVEVILLE). Cependant, hier, SAINT-GEORGES et les environs étaient intenable sous le feu d'une artillerie lourde allemande placée au nord de HEMING et que nous n'arrivons pas à réduire au silence. (...)
Mon intention, pour le 18 août, est de faire attaquer sur HEMING et le bois de Rinting par le 8^e Corps, avec mission d'atteindre le front / bois du Hussard, milieu du bois de Rinting, ferme de Rinting et croupe au sud-est. Le 8^e Corps disposera de toute l'artillerie lourde (4 groupes de canons de 155).
Le 13^e Corps, à droite, appuiera le mouvement, en attaquant lui-même de manière à atteindre les hauteurs entre Bièvre supérieure et Sarre, c'est-à-dire bois de HESSE et de VOYER.
La 13^e Division, l'A.C. (Artillerie de campagne) du 21^e Corps et la brigade coloniale seront aux ordres du général Legrand, en échelon derrière la droite du 13^e Corps à SAINT-QUIRIN, VASPERVILLER, ABRESCHVILLER et WALSCHEID. (...)
J'ai rapporté du 13^e Corps une cartouche allemande non tirée, ramassée près d'un convoi pris à la brigade de cavalerie wurtembergeoise. La pointe de la balle est nettement fendue en croix. C'est la balle « dum-dum » qui fait des blessures graves à bords déchirés, parce que la tête s'ouvre en quatre au moment du choc. C'est la balle que toutes les nations civilisées se sont interdit d'utiliser ; l'Allemagne n'est pas de ce nombre. Il était permis de s'en douter. J'ai envoyé la balle au G. Q. G. (Grand Quartier Général)
Je reçois, à 20 h., une instruction du G.Q.G., aux termes de laquelle SARREBOURG serait évacué. Si le fait est

vrai, j'ai l'ordre de l'occuper dès cette nuit et de poursuivre l'ennemi dans sa retraite.

Je réponds que je n'ai aucune nouvelle de l'évacuation de SARREBOURG, que j'ai donné des ordres tels que la ville sera occupée demain et que je prescrirai la poursuite s'il y a lieu, mais que je dois agir avec une extrême prudence, puisque mon Armée n'est pas réunie et qu'il faut m'attendre, aux termes mêmes d'une communication du G.Q.G., à une attaque de flanc venant de SAVERNE.

BATAILLE DE SARREBOURG (18 août - 21 août 1914)

✓ **18 août** : *Je vais, à la pointe du jour, au 8^e Corps qui attaque, par Divisions accolées, sur KERPRICH et bois de Rinting. Je lui donne l'ordre de pousser sa cavalerie sur SARREBOURG et de la faire appuyer par un régiment d'infanterie.*

A 13 h, la ville est occupée par le 8^e Corps, malgré l'artillerie de gros calibre allemande postée sur les hauteurs au nord-est de SARREBOURG. Le Corps de cavalerie (général Conneau), opère dans la région du 8^e Corps (deux Divisions au HAUT-CLOCHER, une Division à la ferme Rinting). Il veut passer vers SARRALTROFF et canonner l'ennemi posté vers DOLVING.

De SAINT-GEORGES (P. C. du 8^e Corps), je me rends au 13^e Corps, qui attaque par Divisions accolées sur SCHNECKENBUSCH et PLAINE-de-WALSCH. Je pousse, sur WALSCHEID, la brigade coloniale laissée à SAINT-QUIRIN. La tête de la 43^e Division d'infanterie (21^e Corps) arrive au moment où je quitte le 13^e Corps.

Je reçois de mauvaises nouvelles à ma rentrée au P.C. Les Allemands occupent en forces toutes la région boisée entre PHALSBURG, ARZVILLER et OBERSTEIGEN (hameau du Bas-Rhin, situé près de LA HOUBE)). Je dois donc m'attendre, pour demain, à une attaque dans mon flanc droit et je m'appête à y résister.

A cet effet, le 8^e Corps, avec une Division, attaquera les hauteurs au nord-est de SARREBOURG, pour fixer l'ennemi de ce côté et y attirer du monde. La 2^e Division sera à ma disposition vers HESSE. Le 13^e Corps tiendra, par ses postes avancés, la ligne SCHNECKENBUSCH, BROUDERDORFF, PLAINE-de-WALSCH et aura ses deux Divisions rassemblées à NITTING et à VOYER. Elles ne s'engageront que sur mon ordre. Le 21^e Corps tiendra, avec une Division, les hauteurs de WALSCHEID et au nord-ouest, sa dernière brigade sera à ma disposition à ABRESCHVILLER.*

** Ce 21^e Corps (moins la 13^e Division) est venu, par le Donon, se rassembler dans la région Abreschviller, Saint-Quirin, couvert par un détachement de flanc à Walscheid. J'ai mis à sa disposition la brigade coloniale. Quant à sa 13^e Division, elle tient toujours le Donon et la vallée de la Bruche. (...)*

Ainsi, j'attaque à gauche, mais je refuse mon centre et ma droite. J'attends de ce côté les attaques de l'ennemi, mais je compte reprendre l'offensive avec mon centre, en partant de HESSE, de NITTING, de VOYER et d' ABRESCHVILLER. Mon poste de commandement sera à NIDERHOFF à partir de 5 h.

✓ **19 août** : *L'attaque commence vers 6 h. Le 8^e Corps (16^e Division) marche sur les hauteurs sud-est de SARRALTROFF en partant de l'Etzwald et de SARREBOURG, soutenu à gauche par le Corps de cavalerie et un détachement du 16^e Corps. La 15^e Division est en réserve générale vers HESSE, orientée vers le nord-est.*

La 16^e Division se heurte à des positions fortifiées et armées d'artillerie lourde ; elle est elle-même contre-attaquée vers DOLVING et finalement ne peut que porter son front à la lisière des bois sans passer la Sarre.

Au centre, où je voulais laisser sortir l'ennemi des bois et le contre-attaquer en terrain libre, les Allemands se gardent de prendre l'offensive, espérant m'attirer dans des forêts coupées de fils barbelés et sur un terrain organisé. Le 13^e Corps n'a donc eu à combattre qu'avec ses postes avancés.

A droite, le 21^e Corps (43^e Division) a attaqué, pour se donner de l'air, sur VALLERYSTHAL, WALSCHEID et HARREBERG. Il s'est fortifié sur ses positions pour flanc-garder l'Armée.

L'artillerie lourde allemande s'est fait beaucoup entendre. elle a tiré à des distances supérieures à 9 kilomètres, ce qui fait supposer la présence de canons longs. De plus, il est manifeste que les Allemands ont des espions et des intelligences dans le pays, car les rassemblements dissimulés recevaient des projectiles, et les déplacements de l'Etat-Major, du 8^e Corps notamment, étaient salués par des salves à 8 et 10 kilomètres.

Il est clair que l'ennemi masse des effectifs considérables sur ma droite (...), dans le but de me couper des Vosges. (...) Je suis fort gêné, ne pouvant prendre l'offensive qu'avec ma gauche, car si j'avance mon centre et ma droite, j'offre mon flanc à une attaque des plus dangereuses. Le groupe de cavalerie n'a rien pu faire, puisque le 8^e Corps ne lui a pas ouvert la voie.

Je vais reprendre les attaques de ma gauche demain au jour, mais la 16^e Division est bien fatiguée. Aussi, je rends la 15^e Division au général de Castelnau et je charge cette Division de s'emparer de nuit des ponts de GOSSELMING et d' OBERSTINZEL. La mission du 8^e Corps sera d'ouvrir la voie au Corps de cavalerie, d'attirer l'attention de son côté, et, en tout cas, d'assurer le repli de cette cavalerie.

A 12 h, je transporte mon poste de commandement à HEMING, pour être plus près des attaques de gauche. Il y a un excellent observatoire à 1.500 mètres au nord-est de HEMING. malheureusement il n'est qu'à 10 kilomètres des hauteurs de SARREBOURG et les obus de gros calibre ne tardent pas à nous en chasser. (...)

✓ **20 août** : *L'attaque de nuit de la 15^e Division n'a pas réussi.*

Le 8^e Corps n'avait pu conserver DOLVING dans la soirée d'hier. Pendant la nuit, les Allemands s'y étaient retranchés et renforcés, ainsi que dans le Bergwald, de sorte que l'attaque n'a pu agir par surprise. Il y a eu

d'ailleurs de tels retards dans les mouvements de la 15^e Division que l'offensive ne s'est déclenchée qu'à 4 h 30. Les objectifs ont été d'abord DOLVING et le Bergwald, qui ont été pris, puis GOSELMING. La Division s'est emparée de ce dernier village, mais elle n'a pu s'y maintenir sous les feux concentriques de l'artillerie lourde.

Dans la matinée, le général Conneau me rend compte qu'il est incapable désormais de fournir un effort sérieux, ses chevaux n'ayant pas mangé depuis deux jours en raison de l'arrivée tardive aux cantonnements. Il aurait marché néanmoins, si la porte avait été ouverte sur la Sarre ; mais il se rend compte que la 15^e Division est incapable aujourd'hui de briser la barrière fortifiée et il demande 48 heures de repos.

Je le mets au cantonnement au sud du canal, en rendant compte au G.Q.G. (Grand Quartier Général)

Dans la matinée, la 16^e Division progresse, et, de SARREBOURG et BUHL, atteint EICH et PETIT-EICH et va aborder les pentes au nord. Ce mouvement découvrant la droite du 8^e Corps, le 13^e Corps porte sa brigade de gauche en avant sur BUHL.

Je regrette presque ce progrès de la 16^e Division, car je ne pourrai l'exploiter que si la gauche (15^e Division) arrive à passer la Sarre. Je ne puis, en effet, faire un saillant de mon centre. Je le dis au commandant du 8^e Corps, qui avait déjà donné des conseils de prudence à sa droite.

Cependant l'ennemi paraît ému de cette offensive et c'est évidemment pour l'enrayer qu'il dirige une attaque sur BUHL et SARREBOURG. Je donne l'ordre au 13^e Corps de contre-attaquer avec sa Division de gauche et de tenir sa Division de droite dans le vallon des TROIS-FONTAINES, prête à prendre en flanc la ligne allemande, si l'offensive s'étendait au front SCHNECKENBUSCH, BROUDERDORFF.

Les contre-attaques du 13^e Corps réussissent parfaitement : la Division de gauche (25^e) atteint les abords est de SARREBOURG et dégage la 16^e Division, dont les éléments se maintiennent dans la ville.

Entre temps, je reçois de mauvaises nouvelles du 14^e Corps. La 13^e Division s'est repliée sur le Donon que j'ai donné l'ordre de tenir à tout prix. Le 14^e Corps a perdu SCHIRMECK, le Champ-du-Feu et STEIGE. (...)

Je rends compte de cette situation au général Joffre. Je lui explique, en même temps, l'impossibilité où je suis de prendre résolument l'offensive, tant que la progression de l'Armée d'Alsace ne me permettra pas de récupérer le reste de mon 21^e Corps et d'être absolument rassuré sur ma droite avec le 14^e. Pour le moment, il faut durer et tâcher de progresser un peu chaque jour, pour attirer sur moi le plus de forces possible.

Si l'ennemi ne dispose pas, pour ses contre-attaques, d'une trop grande supériorité numérique, j'arriverai à porter mon centre sur NIDERVILLER et je chercherai à pousser peu à peu mes ailes en avant, pour investir cette forteresse véritable que les Allemands ont établie dans la région HOMMARTING, ARZVILLER, GUNTZVILLER, HENRIDORFF.

Les événements, hélas, m'obligent à abandonner ces projets pour songer à la réalité du jour. J'apprends, vers midi, qu'à la suite de son échec sur GOSELMING et OBERSTINZEL, la 15^e Division a été contre-attaquée très violemment et ramenée sur LANGATTE et HAUT-CLOCHER. C'est le signal d'une offensive générale allemande. L'attaque part, au centre, des environs de REDING sur la 16^e Division et la gauche du 13^e Corps et, à droite, sur le front et le flanc du 21^e Corps en direction de VALLERYSTHAL, WALSCHEID et SAINT-LEON. (...)

Je suis avisé, vers 15 h, que la 2^e Armée, à ma gauche, a été attaquée par des forces supérieures et que son Corps de droite (16^e) recule de MITTERSHEIM sur MAIZIERES, découvrant ainsi mon aile gauche. (...)

Je prescris donc :

- au 8^e Corps, sans attendre la fin de la journée, de tenir sur le front KERPRICH-aux-Bois, bois de Rinting ;
- au 13^e, de conserver ses positions actuelles (hauteurs à l'est de HERMELANGE, bois de HESSE, signal et bois de VOYER ;
- au 21^e, de se relier au 13^e au bois de VOYER et d'étendre son centre et sa droite à EIGENTHAL et Soldatenkopf, pour couvrir la route du Donon. (...)

Dans la soirée, le 8^e Corps me fait savoir qu'il ne croit pas pouvoir tenir sur le front indiqué et qu'il se retirera derrière le canal.

Je quitte, à la nuit, la région tourmentée de HEMING pour me rendre à BLAMONT, où sera demain mon poste de commandement. Nous arrivons à BLAMONT à 20 h et nous nous installons au château. (...)

✓ **21 août** : A minuit, nous arrive une communication du G.Q.G., qui me paraît extraordinaire. « Le service des chemins de fer aurait fait savoir que les Allemands ont envoyé du monde à AVRICOURT ». Comment ? Par où ? Pas de renseignements là-dessus.

Des officiers de mon Etat-Major pensent qu'ils ont pu envoyer de nuit un train sur la ligne SARREBOURG - AVRICOURT qui n'a pas été détruite, et que nos troupes ont peut-être cru au retour d'un train de ravitaillement. Il serait réellement fantastique d'admettre que ce train ait pu tout d'abord franchir le front. (...)

N'ayant encore aucune troupe sous la main, je fais téléphoner à SAINT-GEORGES pour l'envoi de reconnaissances de cavalerie. Mais, en vérité, il n'y aurait aucune vaillance à rester sans défense à BLAMONT, qui n'est qu'à 7 kilomètres d'AVRICOURT, et, dans l'incertitude de la situation, l'Etat-Major rallie le Quartier Général à RAMBERVILLERS.

Nous y arrivons à 2 h du matin. J'y reçois les plus mauvaises nouvelles de la droite du général de Castelnau. Elle ne tient à MAIZIERES, MARIMONT, DONNELAY, qu'avec des arrière-gardes très éprouvées. Mon flanc gauche et mes derrières vont donc être de plus en plus menacés. Un instant après, je reçois l'ordre du G.Q.G. de me retirer sur des positions que je fortifierai.

Malgré ma répugnance à abandonner le terrain conquis après sept jours de bataille et sur lequel je comptais tenir à tout prix pour gagner du temps, me voilà forcé de me replier. Je choisis le front CIREY, BLAMONT (derrière la Vezouse) et CHAZELLES, REILLON, où je trouverai l'appui du fort de MANONVILLER. Cette dernière partie du front n'est pas fameuse, mais je ne puis faire mieux. (...)
Je vais annuler l'ordre que j'avais donné de résister sur place en se fortifiant, et je passe le reste de la nuit à la rédaction des ordres de retraite.

Il faut d'abord faire rétrograder les trains derrière la Meurthe pour laisser les routes libres. Je prescris ensuite de créer un repli dans chaque Corps d'Armée, en envoyant d'avance une brigade mixte sur le front SAINT-GEORGES, HATTIGNY, BERTRAMBOIS, LAFRIMBOLLE. Une fois ce repli assuré, les Corps d'Armée maintiendront l'ennemi avec de fortes arrière-gardes bien pourvues d'artillerie et feront partir leur gros. Les arrière-gardes se retireront pendant la nuit. Je recommande de prendre toutes mesures pour que cette opération délicate se passe dans le plus grand calme. En sera-t-il ainsi ? » (...)

DEUTSCHES HEER - ARMÉE ALLEMANDE
BESTE GELEGENHEIT ZUM STERBEN - LES CAHIERS D'UN SURVIVANT
Dominik RICHERT ; traduction de Marc SCHUBLIN ; édité en 1987
EXTRAITS

Le 16 octobre 1913, âgé alors de 20 ans, l'Alsacien Dominik Richert (1893-1977) est incorporé dans la « deutes Heer », l'armée allemande : 1^{ère} compagnie du 112^e régiment d'infanterie stationné à Mulhouse. Il est agriculteur à Saint-Ulrich (Haut-Rhin). Contre sa volonté, il devra combattre au sein de l'armée impériale. Il désertera en 1918 et retrouvera son village situé près de Mulhouse. Il se lancera alors dans la rédaction de ses souvenirs de guerre : France, Roumanie, Pologne et Russie.

(suite du récit paru dans le Hesse-Infos N°49 / Janvier 2016)
Bataille de Sarrebourg - 19 et 20 août 1914

« On progressa dans un vallon, avant d'atteindre une forêt ; puis, on avança sur deux kilomètres environ, en arc de cercle autour du village de BUHL - lequel était vaillamment défendu par les Français - afin de l'attaquer de côté.

A peine notre première ligne avait-elle quitté la forêt que déjà des obus français se mirent à pleuvoir. Ils étaient tirés avec précision et les mottes de terre voltigeaient bruyamment autour de nos têtes. Pourtant, il n'y eut pas de pertes dans nos lignes. Nous avons dû traverser une vallée plate, au fond de laquelle coulait un ruisseau. Comme les prairies n'offraient guère d'abri, il ne nous restait pas d'autre solution que de nous abriter dans le ruisseau. Nous sommes restés près de deux heures, debout jusqu'à mi-corps dans l'eau, blottis contre le bord, tandis qu'au-dessus de nos têtes, les mortiers déchiquetaient les aulnes et les saules. Après avoir reçu plusieurs lignes de renfort venant de la forêt, nous avons dû atteindre la crête qui domine BUHL, afin d'attaquer le village.

Un tir d'infanterie crépitant nous fut opposé ! Plus d'un pauvre soldat tomba dans l'herbe tendre. Il était impossible d'aller plus avant. Nous nous sommes tous jetés par terre, essayant de nous enterrer, à l'aide de nos pelles et de nos mains. On était étendus là, blottis contre le sol, tremblants de peur, attendant la mort d'un instant à l'autre.

En entendant sur la crête de terribles explosions, je levai un peu la tête. De gros nuages de fumée noire stationnaient là-haut, d'autres étaient projetés vers le ciel, des mottes de terre volaient çà et là. L'artillerie lourde allemande tenait la colline sous un feu très dense. Nous avons réussi à nous en emparer, ainsi que du village de BUHL, sans subir beaucoup de pertes. Sur un chantier, dans une cave fraîchement creusée, nous avons cherché un abri contre l'artillerie française. Un réserviste natif du pays de Bade, père de deux enfants, était couché à mes côtés. Il sortit un cigare et me dit en l'allumant: « Qui sait ? C'est peut-être le dernier. » A peine eut-il prononcé ces mots qu'un obus de mortier éclata au-dessus de nous. Un éclat transperça la bretelle de son havresac, sur sa poitrine, et lui pénétra dans le cœur. Le réserviste poussa un cri, fut projeté en l'air, et retomba, mort. Deux autres soldats et notre capitaine furent blessés. Nous sommes restés couchés dans notre cave jusqu'au soir.

On se remit en route ; sans rencontrer de résistance, nous avons occupé les fermes situées au sud-ouest de BUHL. On devait passer la nuit là. On se coucha, épuisés, trempés de sueur et de l'eau du ruisseau. Pour ma part, je cherchai dans le voisinage des gerbes d'avoine, en répandis deux sur le sol sur lesquelles je me couchai, me recouvrant de deux autres. Je m'endormis bientôt. Soudain des cris et une fusillade éclatèrent. « Formez trois lignes ! La 1^{ère} couchée, 2^e à genoux, 3^e debout ! Ouvrez le feu vers l'avant ! » Tous se précipitèrent, formant aussitôt les lignes, et opposant un feu d'enfer aux Français qui contre-attaquaient. Pourtant, par endroits, ils parvinrent jusque dans les lignes allemandes, et là on se battit à la baïonnette dans

l'obscurité. En fin de compte, les Français se retirèrent, et le calme revint.

Je n'avais pas participé à cette affaire, me recroquevillant le plus possible dans mes bottes d'avoine. Je cherchai longtemps le sommeil. Les plaintes, les appels à l'aide et les râles des blessés me paralysaient. Finalement, je m'endormis. La roulante arriva enfin vers 2 heures du matin. On eut à manger, du café chaud et du pain. Nous apprécîâmes beaucoup le café brûlant, car on avait froid dans nos habits humides. Comme il manquait environ la moitié des effectifs, on fut servi à profusion. Je pus remplir ma gourde pour le jour suivant. Puis je me glissai à nouveau dans mes gerbes d'avoine, me réveillant seulement lorsque le soleil me brûla le visage.

Je me levai. Quelle vision horrible ! Des Français morts et blessés gisaient devant nous à perte de vue. Les morts allemands étaient encore là, eux aussi, mais on avait évacué les blessés. Je me dirigeai vers les blessés français les plus proches et leur donnai du café de ma gourde. Les pauvres ! Comme ils me remercièrent ! Les ambulances allemandes s'avancèrent pour emmener les Français blessés. Beaucoup de nos morts étaient horribles à voir, certains couchés sur la face, d'autres sur le dos ; du sang, des mains crispées, des yeux vitreux, des visages torturés. Un grand nombre tenaient leurs doigts crispés sur leur arme, d'autres avaient les mains pleines de terre ou d'herbe qu'ils avaient arrachée en luttant contre la mort.

Je vis un groupe de soldats. Je les rejoignis et là, découvris un horrible spectacle : un soldat allemand et un soldat français étaient agenouillés face à face, chacun ayant transpercé l'autre avec sa baïonnette, avant de s'affaler ensemble. Puis, on nous lut un ordre du jour : « *Hier, sur une longueur de cent kilomètres, de METZ au DONON, les Français ont été attaqués, et malgré une vaillante résistance, ils ont dû battre en retraite. Nous avons fait tant et tant de prisonniers, pris tant et tant de canons. Les pertes sont estimées à 45.000 hommes de part et d'autre. Nos soldats méritent les plus vives félicitations pour leur courage, leur héroïsme, et la fervente gratitude de la patrie leur est acquise, etc...* »

Courage, héroïsme ? Je doutais de leur existence car, dans le feu de l'action, je n'avais vu, inscrits sur chaque visage, que la peur, l'angoisse et le désespoir. Quant au courage, à la vaillance et autres choses du même genre, il n'y en a pas ; ce sont la discipline et la contrainte qui poussent le soldat en avant, vers la mort.

J'eus pour mission, avec un sous-officier et dix hommes, de chercher des munitions à BUHL, afin de remplacer toutes celles que nous avons tirées. A proximité du village se trouvait un calvaire. Un obus avait sectionné le bois de la croix à hauteur des genoux du Christ, arrachant la planche transversale.

Le Christ se tenait debout, intact, les bras en croix. Une image bouleversante. Sans dire un mot, nous avons continué notre route. Vers 10 heures du matin, on nous ordonna de nous préparer et de nous mettre en route. Formant plusieurs lignes, nous sommes allés à nouveau à la rencontre des Français. Bientôt des obus éclatèrent. L'un d'entre eux toucha une ferme appelée MUCKENHOF, qui se mit à flamber comme une torche. Personne ne songea à éteindre l'incendie. Je vis au loin un cheval, debout dans un champ d'avoine, la tête basse. En m'approchant je constatai qu'il se tenait près de son maître, mort, un cavalier français, et que lui-même était grièvement atteint à une patte postérieure et au ventre. De pitié, je lui tirai une balle dans la tête, et il s'écroula, mort.

Quelques pas plus loin, dans l'avoine, je marchai sur quelque chose de mou. C'était une main arrachée, à laquelle pendait encore un morceau de manchette. A quelques pas, à côté d'un trou d'obus, gisait le cadavre déchiqueté du fantassin français à qui elle appartenait. En continuant notre progression, nous nous sommes heurtés à un violent tir d'artillerie. Tous se précipitèrent vers le flanc d'une colline qui se trouvait devant nous, haute comme une maison. Les obus éclatèrent soit sur le sommet de la colline, soit nous dépassèrent en sifflant. Mais d'autres shrapnels (*obus chargé de balles qui éclatent à l'explosion*) se mirent à éclater presque tous au-dessus de nous. Ah ! ces satanés canons de 75 ! Ces projectiles arrivaient à une allure diabolique. On n'avait pas même le temps de se jeter par terre. En une seconde : tir, sifflement et impact. La peur nous faisait tenir nos havresacs sur la tête, ce qui ne nous empêcha pas d'avoir bientôt des pertes.

Notre commandant, du nom de Müller, nous donna un bel exemple de sang-froid : fumant le cigare, ne prêtant aucune attention aux obus qui éclataient, il allait parmi nous, de-ci de-là, nous exhortant à ne pas avoir peur. A environ cinq cents mètres à gauche derrière nous, une batterie allemande se déploya, mais elle fut détruite par l'artillerie française en quelques minutes. Seuls quelques artilleurs purent s'en sortir en prenant la fuite. Peu à peu le tir cessa. Nous avons repris notre marche et avons passé la nuit en forêt, près du village de HESSE. »

